

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 7 JUIN 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—A travers les livres, par Chs-M. Ducharme.—Nouveau journal.—Poésie : Souviens-toi, par Lorenzo.—Les femmes esclaves d'Afrique.—Jeux de salon.—Conseils aux jeunes filles.—En fumant, par Raoul Renault.—Frédéric II, dit le grand roi de Prusse, par Pierre Bédard.—Nos gravures : Au printemps ; Le duc de Connaught ; La nouvelle église et le collège de Joliette.—Propos du docteur, par le Dr Ambo.—Primes du mois de mai.—Choses et autres.—Feuilletons : Famille-Sans-Nom (suite), par Jules Verne.—Le Régiment (suite), par Jules Mary.

GRAVURES : Aux printemps.—Portrait du duc de Connaught.—A travers le Canada : Vues de la nouvelle église et du collège de Joliette.—Gravures des feuilletons.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86

94 Primes \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



Ces braves Terre-neuviens, que nous étions habitués à considérer comme les gens les plus paisibles du monde, ne s'occupant guère que de morues et de homards, ne voilà-t-il pas que le phosphore qu'ils absorbent journellement, sous forme de poisson, leur monte à la tête et leur donne des idées belliqueuses !

Ce petit peuple, de deux cents mille âmes à peine, ne parle de rien moins que de mettre le monde en feu.

La clef de la question est toujours la même : la difficulté pour les Français et les Terre-neuviens de vivre en bonne intelligence et de pêcher tranquillement chacun chez soi.

Les Terre-neuviens, gens très voraces comme tous les peuples ichthyophages, ne se contentent pas de l'étendue de plaine liquide qui leur est accordée pour faire la pêche, et s'obstinent quand même à venir opérer dans les eaux françaises.

Les Français leur font relever leurs lignes, les chassent, les renvoient chez eux, et les intrus s'en retournent en disant qu'ils sont maltraités, martyrisés et demandant que l'Angleterre déclare la guerre à la France.

Le ton de certains journaux anglais du Canada est des plus acerbe, et si le cabinet de Londres n'avait pas plus de bon sens que ces journalistes, il y a déjà longtemps que les deux plus grandes nations du monde seraient aux prises.

La France rit de ces menaces et a déclaré qu'elle maintiendrait ses droits.

** On parle souvent de l'étonnante faculté qu'à l'Amérique, et surtout les Etats-Unis, d'ab-

sorber, d'américaniser en peu de temps les émigrés de nationalités diverses qui viennent peupler la grande république.

Il y a cependant des exceptions, et on vient de m'en signaler une des plus curieuse.

En 1864, à la suite de plusieurs mauvaises récoltes, deux agents du Canton Suisse de Glaris furent envoyés aux Etats-Unis, avec mission d'acheter un terrain, et leur choix se porta sur un terrain situé dans le Wisconsin, dont le paysage rappelait la Suisse.

Une caravane de deux cents personnes partit aussitôt ; il en arriva la moitié à bon port.

Je ne vous parlerai pas des ennuis, des misères, des privations qu'ils supportèrent longtemps et nombre d'années, quinze ans peut-être se passèrent avant de pouvoir se procurer des bestiaux en nombre suffisant.

Cependant, dès qu'ils eurent amassé quelques économies, ils furent sauvés.

Leur génie et leur science de l'élevage se montrèrent aussitôt. Ils achetèrent des bêtes, installèrent des laiteries et commencèrent à fabriquer du fromage.

Ayant commencé avec des moyens restreints, un matériel des plus primitifs, ils prospérèrent et—que ceci serve d'enseignement aux éleveurs canadiens—la production de fromage du Nouveau-Glaris s'élève actuellement à plus de cinq millions de livres par an.

La colonie acheta les terres environnantes, et aujourd'hui elle possède tout un district où l'on ne trouverait pas un Yankee.

Dans ce pays d'éleveur, il n'existe pas un pauvre.

Ces Suisses sont réfractaires aux influences étrangères.

Les gens de Nouveau-Glaris vivent enfermés chez eux, conservant les idées et les usages de la mère-patrie et évitant le contact des Américains. Ils fabriquent eux-mêmes presque tout ce dont ils ont besoin pour la vie, et ne sortent pas de leurs limites, même pour vendre leurs produits ; les marchands de bestiaux et de fromage sont obligés de venir à Nouveau-Glaris faire leurs achats sur place.

Tous les enfants vont à l'école, mais leur éducation se borne là. Le service religieux s'est conservé tel qu'il était en Suisse. Le pasteur est suisse, les bibles, catéchismes, livres de cantiques viennent de Suisse.

Il n'y a à Nouveau-Glaris ni crimes, ni maladies, ni avocats, ni collecteurs, ni huissiers, ni notaires, ni journaux. On vit vieux, on n'a point de besoins, on est parfaitement isolé du reste du monde, loin des villes américaines et loin des chemins de fer ; quiconque sort du district et va chez les Yankees est renié par la communauté. Il n'existe pas aux Etats-Unis, même dans les régions allemandes, d'exemple d'une colonie ayant conservé aussi intacte la tradition apportée d'Europe par les premiers émigrants. Jusqu'à ces derniers temps on n'y apprenait pas l'anglais. La jeune génération l'apprend, ce qui fait soupire les conservateurs. Ils voient là un symptôme "d'américanisation" et ils ont sans doute raison.

Cette petite colonie a donc beaucoup de qualités et jouit de beaucoup d'avantages, ne serait-ce que celui de ne pas sentir le besoin de posséder des avocats et des huissiers, mais il faut avouer que ces braves Suisses sont pas mal ankylosés.

Naître au milieu des fromages, vivre dans le fromage, passer toute son existence à faire du fromage et mourir entouré de fromages, me paraît un peu monotone, si bons que puissent être ces fromages, façon Gruyère probablement.

La jeune génération va probablement apporter un peu de changements à cette manière de vivre ; elle fabriquera sans doute d'aussi bon fromage, mais il y a lieu d'espérer qu'elle lira un peu plus.

Quoiqu'il en soit, le fait est assez curieux pour être noté.

Admirons les Suisses de Nouveau-Glaris, mais gardons nous de les imiter en tout.

** Après vous avoir parlé des braves Terre-neuviens et des braves Suisses du Nouveau-Glaris, n'est-il pas de bon goût et de bonne justice de dire

un mot d'un brave Canadien qui vient de publier un livre dont on ne parle guère et cela bien à tort.

Buies m'a envoyé dernièrement son dernier ouvrage, *Récits de Voyages*, et je l'ai lu avec le plus grand intérêt tant au point de vue littéraire qu'à cause des renseignements vraiment utiles contenus dans son livre.

Des récits de voyages ! en avons-nous lus depuis quelques années ! en avons-nous feuilletés qui ne sont en général que des compilations, des extraits de guides réunis, reliés et publiés sous la signature d'un auteur qui n'en a pas écrit la dixième partie.

Et puis, la plupart du temps ce sont des copies de guides étrangers, de pays situés à mille ou quinze cents lieues, et beau mentir qui vient de loin. Souvent même il serait beaucoup plus facile d'écrire ou plutôt de copier ces ouvrages sans sortir de chez soi.

Et cela me fait souvenir de cette anecdote d'Alexandre Dumas, père, dont *Le voyage au Caucase* eut tant de succès, que le grand écrivain, étonné lui-même de ce voyage, dit un jour à un de ses amis :

—Sapristi ! mais il paraît que c'est magnifique le Caucase, il faut que j'y aille !

Et il partit aussitôt après avoir bouclé sa malle qui contenait quelques chemises et beaucoup de livres.

Il n'alla pas plus loin que Genève ; Paris lui manquait.

** Buies ne procède pas ainsi ; il nous décrit notre propre pays, que nous connaissons si peu, et ne décrit que ce qu'il a vu.

Son ouvrage est divisé en trois parties : *Sur les grands lacs, A travers les Laurentides, Promenades dans le vieux Québec.*

Il y a dans ce livre une description de la province d'Ontario qui a une grande valeur, car nous la connaissons bien peu.

Les Promenades dans le vieux Québec pétillent d'esprit. En voici un extrait :

" Il y a des gens qui regrettent l'infecte corps de garde et la misérable porte du Palais, qui laissait à peine passer une voiture, péniblement traînée par un cheval haletant, essoufflé, morfondu à mi côte, après avoir fait le double du chemin, en plongeant dans les cahots, tournant les bosses, biaisant, longeant, qui avançait d'un côté, qu'on ramenait de l'autre, montait en zigzag comme si on l'eût tirebouchonné de bas en haut, et qui, lorsqu'il était arrivé au haut de la côte, chance qu'il n'avait pas toujours, restait roide, étiré sur ses pattes, et la queue aplatie.

" On ne saurait croire jusqu'à où certaines personnes poussent le goût des antiquités. Il suffit qu'une chose soit décrépite, bien salie, bien déchiquetée, bien ratatinée, nauséabonde et informe, mais qu'elle ait cent ans, pour qu'elles la pressent sur leur cœur. C'est là une passion comme une autre, mais, heureusement, la plus ridicule de toutes, car si la passion pour le beau fait faire bien des folies, que doit-on attendre de la passion pour ce qui est laid et vieux par dessus le marché ?

" On tombe assez souvent à ce sujet dans une confusion grotesque ; on prend aisément pour l'amour de l'antique une monomanie puérile qui s'exerce incessamment sur une foule de petits objets sans importance, qui s'y perd et s'y noie, en laissant de côté les grands traits, les grands souvenirs, les véritables monuments de l'histoire et les leçons qu'ils renferment. Ceux qui sont atteints de cette maladie risible fouillent avec ardeur des champs de bataille pour y trouver des talons de bottes, et consulteront les mémoires et les récits de toute une génération, feront comparaître devant eux cent vétérans pour savoir si la culotte de Montcalm était en peau de daim ou en peau de chamois. Ce qu'il y a de plus amusant, c'est que l'amour des boutons de guêtre d'un autre âge devient une vraie rage ; il y a des gens qui passent toute leur vie à la recherche d'un tibia et qui barbouilleraient dix rames de papier, pour démontrer l'endroit exact, à six pouces près, où Wolfe a rendu l'âme. J'avoue, pour moi, que j'aime mieux envoyer vingt-cinq billets doux par jour à une jolie femme, qui vit de mon temps, que d'adresser cinquante volumes à la